

PAROLE RUBATE

RIVISTA INTERNAZIONALE
DI STUDI SULLA CITAZIONE



PURLOINED LETTERS

AN INTERNATIONAL JOURNAL
OF QUOTATION STUDIES

Rivista semestrale online / Biannual online journal

<http://www.parolerubate.unipr.it>

Fascicolo n. 8 / Issue no. 8

Dicembre 2013 / December 2013

Direttore / Editor

Rinaldo Rinaldi (Università di Parma)

Comitato scientifico / Research Committee

Mariolina Bongiovanni Bertini (Università di Parma)

Dominique Budor (Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III)

Roberto Greci (Università di Parma)

Heinz Hofmann (Universität Tübingen)

Bert W. Meijer (Nederlands Kunsthistorisch Instituut Firenze / Rijksuniversiteit Utrecht)

María de las Nieves Muñiz Muñiz (Universitat de Barcelona)

Diego Saglia (Università di Parma)

Francesco Spera (Università di Milano)

Segreteria di redazione / Editorial Staff

Maria Elena Capitani (Università di Parma)

Nicola Catelli (Università di Parma)

Chiara Rolli (Università di Parma)

Esperti esterni (fascicolo n. 8) / External referees (issue no. 8)

Teodosio Fernández (Universidad Autónoma de Madrid)

Antonio Gargano (Università di Napoli Federico II)

Sagrario López Poza (Universidade de A Coruña)

Michel Moner (Université de Toulouse Le Mirail)

Guillermo Serés (Universitat Autònoma de Barcelona)

Christoph Stroetzki (Westfälische Wilhelms-Universität Münster)

Progetto grafico / Graphic design

Jelena Radojev (Università di Parma)

Direttore responsabile: Rinaldo Rinaldi

Autorizzazione Tribunale di Parma n. 14 del 27 maggio 2010

© Copyright 2013 – ISSN: 2039-0114

INDEX / CONTENTS

Speciale Cervantes

EL ROBO QUE ROBASTE. EL UNIVERSO DE LAS CITAS Y MIGUEL DE CERVANTES
bajo la dirección de Aurora Egido

<i>Presentación</i>	3-14
<i>Los hurtos del ingenio y la paternidad literaria en Miguel de Cervantes</i> AURORA EGIDO (Universidad de Zaragoza)	15-32
<i>Juegos dialógicos del discurso cervantino: la palabra de los clásicos antiguos</i> LÍA SCHWARTZ (The Graduate Center – The City University of New York)	33-49
<i>Citas caballerescas apócrifas en el “Quijote”</i> MARÍA DEL CARMEN MARÍN PINA (Universidad de Zaragoza)	51-67
<i>Itinerarios textuales del “Quijote” en América (siglos XVII a XIX)</i> EVA MARÍA VALERO JUAN (Universidad de Alicante)	69-79
<i>Tras las huellas de Pierre Menard. “El Quijote” en el microrrelato hispanoamericano</i> ROSA PELLICER (Universidad de Zaragoza)	81-95
<i>Cervantes e l’Italia. Un furto di parole in corso</i> MARIA CATERINA RUTA (Università degli Studi di Palermo)	97-124
<i>Presencia y función de la palabra cervantina en la literatura alemana. Breve aproximación diacrónica</i> CARMEN RIVERO IGLESIAS (Westfälische Wilhelms-Universität Münster)	125-139
<i>Citations cervantines en France</i> JEAN-MARC PELORSON (Université de Poitiers)	141-157
<i>Knight-Errantry. Code Word and Punch Line in Edmund Gayton’s “Festivous Notes on Don Quixote” (1654 and 1768)</i> CLARK COLAHAN (Whitman College – NWLC, Walla Walla / Washington)	159-169
<i>“Miró al soslayo, fuese y no hubo nada”. Fortuna y actualidad de un verso cervantino</i> JOSÉ MONTERO REGUERA (Universidad de Vigo)	171-186
<i>El yelmo de Mambrino: del cartón a la cerámica</i> JOSÉ MANUEL LUCÍA MEGÍAS (Universidad Complutense)	187-195
<i>Cervantes y su intertextualidad española</i> ALBERTO BLECUA (Universidad Autónoma de Barcelona)	197-219
<i>Cervantes, robador de palabras. Una pequeña bibliografía</i> JOSÉ MONTERO REGUERA (Universidad de Vigo)	221-231



JEAN-MARC PELORSON

CITATIONS CERVANTINES EN FRANCE

1. *Faible présence de la France chez Cervantès*

La magistrale reconstitution par Américo Castro de la culture de Cervantes est sans appel: dans les index de la réédition de 2002 ne figure aucun Français parmi les auteurs cités ou médités par l'auteur du *Quijote*.¹ Il y a là un fait incontournable, sur lequel vient achopper toute tentative 'gallocentriste'. C'est en vain, par exemple, qu'Elie Faure, historien de l'art qui s'aventurait parfois dans le domaine littéraire, s'est acharné à voir en Cervantes, aux côtés de Shakespeare et de Pascal, un des "trois premiers-nés de Montaigne".²

De la France en général, Cervantes a très peu parlé. Il en ignorait manifestement la langue et ses allusions au pays voisin sont rarissimes. Il est brièvement question, dans la comédie *El rufian dichoso*, d'un Français

¹ Voir A. Castro, *El pensamiento de Cervantes* [1925], dans Id., *El pensamiento de Cervantes y otros estudios cervantinos*, Madrid, Trotta, 2002, pp. 706-728.

² Voir mon article *Cervantes y Montaigne*, dans "Ínsula", 783, mars 2012, pp. 12-15.

nommé Pierres (*sic*) Papin installé en Espagne et qui semble avoir été un vendeur bossu de cartes à jouer.³ Dans *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, ultime roman cervantin, le passage des pèlerins par le Languedoc et la Provence se fait dans un contexte presque entièrement déréalisé. Tout juste est-il noté que les aristocrates français sont volontiers des gentilshommes campagnards. Personnages de conte plutôt que de roman, les trois dames françaises que le romancier associe au voyage jusqu'à Rome de Periandro et d'Auristela reçoivent des prénoms fantaisistes: Deleasir, Belarminia et Feliz Flora, que le narrateur ne s'est pas donné la peine de franciser.⁴ Avec une aussi mince substance (et un parti pris hyper-réaliste totalement inadapté), l'article publié en 1951 par André Lubac sous le titre ambitieux *Cervantès et les Français* n'a pu qu'être décevant.⁵ Aucune des deux allusions, l'une dans *La gitanilla* aux "Gavachos",⁶ surnom des travailleurs saisonniers français de l'époque (toujours employé aujourd'hui en Espagne pour désigner de façon générale et dépréciative les Français), l'autre dans le *Quijote* aux Gascons dans l'épisode de la rencontre avec le bandit catalan Roque Guinart,⁷ ne témoigne d'une attention soutenue de Cervantes au pays voisin. La nouvelle exemplaire *La española inglesa* et plusieurs passages du *Persiles* autorisent à dire que, dans les dernières années de sa vie, il aura davantage

³ Voir M. de Cervantes, *El Rufian dichoso*, dans Id., *Comedias y Entremeses*, ed. de R. Schevill y A. Bonilla, Imprenta de Bernardo Rodriguez, Madrid, 1916, t. 2, pp. 6-110 et J. P. Etievre, *Figures du jeu. Études lexico-sémantiques sur le jeu de cartes en Espagne (XVIe -XVIIIe siècle)*, Madrid, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 1987, pp. 26-30.

⁴ Voir M. de Cervantes, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, ed. de Carlos Romero, Madrid, Cátedra, 2003³, pp. 567 ss. (III. 13-14).

⁵ Voir A. Lubac, *Cervantès et les Français*, dans "Anales cervantinos", I, 1951, pp. 111-130.

⁶ Cf. M. de Cervantes, *La gitanilla*, dans Id., *Novelas ejemplares*, ed. de H. Sieber, Madrid, Cátedra, 1995, vol. I, p. 71.

⁷ Cf. Id., *Don Quijote de la Mancha*, ed. de F. Rico, Barcelona, Instituto Cervantes, 1998, p. 1124 (II, 60).

rêvé à l'Angleterre qu'à la France. Ce qu'il retient surtout de celle-ci, à l'époque de relative détente inaugurée en 1615 par 'les mariages espagnols' (de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche et de sa sœur Elisabeth avec l'infant Philippe IV, futur roi d'Espagne), c'est qu'il a de plus en plus de chances d'être lu et apprécié de l'autre côté des Pyrénées: selon le licencié Márquez Torres, signataire d'une *Aprobación* de la Seconde partie du *Quijote*, un des gentilshommes de la délégation française accourue à Madrid pour y fêter le rapprochement des deux Couronnes, a assuré savoir quasiment par cœur la première partie de *La Galatea*, et les *Novelas ejemplares* sont dites très appréciées au pays de l'époux d'Anne d'Autriche.⁸ Ces termes publicitaires auraient-ils été soufflés à Márquez Torres par Cervantes lui-même? Il n'a pu en tout cas les ignorer, et ce qu'il affirme directement, non sans quelque exagération, au moment d'expliquer pourquoi les trois dames françaises peuvent converser sans interprète avec la cohorte hispanophone des pèlerins passant par la Provence, c'est qu'en France "ni varon ni hembra deja de aprender la lengua castellana".⁹

De tout cela on peut retirer une double leçon, sainement mortifiante pour la tentation gallocentriste: Cervantes ne doit rien à la culture française, c'est elle, bien au contraire, qui, dès le départ, lui est redevable.

2. *En quel sens parler de citations cervantines?*

S'il est donc exclu de chercher des citations d'auteurs français chez Cervantes, son succès considérable et jamais démenti en France comme ailleurs (au sujet de cette fortune multiséculaire, rien de mieux que de lire

⁸ Voir *ibidem*, p. 612.

⁹ Cf. Id., *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, cit., p. 567 (III, 13).

la récente synthèse de Jean Canavaggio)¹⁰ permet-il de le dire abondamment cité dans l'aire francophone?

Il faut ici s'entendre sur le mot citation. On trouve, d'une part, dans certains dictionnaires de citations, ou encore sur Internet, d'abondantes listes de citations de Cervantes (comme aussi bien de Shakespeare ou de tel autre écrivain célèbre). Mais il s'agit de fragments isolés, non contextualisés, réduits à quelques aphorismes ou formules brillantes (mots d'auteur), et sans aucune indication sur leur fréquence d'emploi. L'utilité de telles listes serait-elle uniquement de pouvoir glisser dans une réunion mondaine un 'comme disait Cervantes' aussi pompeux que superficiel? A l'opposé de cette érudition de vitrine, il existe des lecteurs français capables de citer, voire de réciter, en espagnol ou selon une traduction, des fragments du *Quijote*, sa phrase inaugurale par exemple, ou tel ou tel passage des *Novelas ejemplares*. Depuis le gentilhomme de 1615 évoqué plus haut jusqu'aux hispanistes actuels, on peut dire que Cervantes est souvent cité par des connaisseurs français de son œuvre. Mais ces échanges occasionnels de connaisseurs, pas plus que ceux des profanes, ne nous renseignent sur la fréquence d'emploi en langue ordinaire des locutions citées. L'intérêt des citations de Cervantes en France ne surgit, à notre avis, que lorsqu'on examine ce qui, depuis les textes cervantins, est passé en langue française et s'y est vulgarisé au point de se détacher de ces textes et de se lexicaliser. C'est ce que nous appellerons ici les citations cervantines. Sous un tel éclairage, nous allons centrer successivement l'attention sur trois antonomases, puis sur la formule proverbiale *laisser le temps au temps* récemment mise à la mode par... un chef de l'Etat français.

3. De l'antonomase en tant que citation

¹⁰ Voir J. Canavaggio, *Don Quichotte du livre au mythe*, Paris, Fayard, 2005.

A la différence du théâtre shakespearien, qui a légué à la culture française une ou deux locutions (telle *être ou ne pas être*) immédiatement identifiées dans les échanges courants comme shakespeariennes, le théâtre cervantin, beaucoup moins bien connu en France (“un théâtre à naître”)¹¹ n’est pas usuellement cité, pas plus que les *Novelas ejemplares* et le *Persiles*, bien que ces ouvrages, à peine parus en Espagne, aient été traduits et diffusés en France avec grand succès. C’est le seul *Quijote* qui a marqué la langue française, par quelques locutions comme *se battre contre les moulins à vent*, ou *bâtir des châteaux en Espagne* (encore que cette dernière formule ait préexisté au roman cervantin), et par trois antonomases qu’on va ici examiner.

On sait que l’antonomase est une figure de langage qui consiste à désigner un personnage par un nom commun ou une périphrase qui en résume le caractère, ou, inversement, à désigner un individu par le personnage dont il rappelle la caractéristique typique. C’est par antonomase que l’on dit *l’orateur romain* pour Cicéron, ou bien *c’est un Néron* au lieu de *c’est un homme cruel*.

Pour qu’une antonomase ‘prenne’ dans une langue donnée, pour qu’elle s’y lexicalise, il faut bien évidemment que sa référence culturelle de départ (Cicéron, Néron) soit très célèbre. La mythologie gréco-latine (un Apollon ou un Adonis pour un bel homme, une Vénus pour une belle femme, un Hercule pour un colosse), la *Bible* (un Judas pour un traître) ont alimenté bien des antonomases, avant que les littératures des temps modernes, le *Quijote* notamment, puis les marques publicitaires du monde moderne (un Saint-Emilion, un Asti Spumante, une Renault, une Fiat, une Ferrari) ne viennent prendre la relève.

¹¹ Cf. Id., *Cervantès dramaturge. Un théâtre à naître*, Paris, PUF, 1977.

Quand une antonomase est d'origine littéraire, on peut la considérer (c'est du moins ce qu'on propose ici) comme une sorte de citation minimale, réduite à un substantif, précédé d'un pronom ou d'un possessif (et perdant parfois alors sa majuscule initiale) ou limitée à une courte périphrase, la référence au texte qui l'a léguée étant connue de certains (tradition lettrée), mais pouvant s'en détacher totalement dans la tradition orale.

4. *L'antonomase : D(d)ulcinée*

C'est bien le double destin qu'a eu, sous sa forme francisée, le prénom Dulcinea, inventé par don Quichotte pour rebaptiser une villageoise, Aldonza, censée habiter une humble bourgade de la Manche.

Les premiers traducteurs du *Quijote* en français (César Oudin et François de Rosset) n'ont eu d'autre initiative à prendre que de remplacer le *-a* final, indice fréquent de féminité en espagnol (comme en latin ou en italien), par un *-e*. Solution apparemment inévitable en même temps que simple, mais qui a gommé un effet héroï-comique auquel les lettrés espagnols contemporains de Cervantes étaient, eux, immédiatement sensibles: la désinence *-ea* était conforme à celle, dans la tradition littéraire gréco-latine, de certains prénoms féminins de haute prestance, telle Galatea la nymphe blanche comme le lait (que Cervantes justement, héritier d'Ovide et de Garcilaso de la Vega, a célébrée sans la moindre trace d'ironie dans le roman pastoral de ses débuts littéraires). Cette minuscule perte créée, à la désinence, par la francisation n'a pas fait perdre de vue aux écrivains français qui ont manié l'antonomase Dulcinée, l'ironie attachée au personnage, ou, plus exactement à son idéalisation. Un premier exemple, daté de 1787, conserve la majuscule sous la plume d'un certain Pierre Jean-Baptiste Nougaret : "Une lanterne sourde à la main, il monte à

pas de loup au grenier où reposait sa Dulcinée, et, le cœur palpitant de désirs, il s'avance vers l'heureux grabat".¹² Les exemples se multiplient au XIX^{ème} siècle, époque faste de la fortune du *Quijote* en France. "Tu me demandes pourquoi tu es fidèle à ta Dulcinée", écrit Gustave Flaubert à un ami.¹³ La familiarité ironique est non moins manifeste dans cette formule de André Theuriet (1875): "Roucouler sous les fenêtres de sa Dulcinée".¹⁴ Cette fidélité à l'éclairage originel n'a rien d'étonnant chez des lettrés français qui connaissaient très bien le texte cervantin, au moins en traduction (celle de Louis Viardot date de 1836 et celle de Jean Joseph Stanislas Albert Damas Hinard de 1869). La référence explicite au *Quijote* apparaît quelquefois, comme dans ce passage, en 1853, du grand connaisseur de l'Espagne qu'a été Prosper Mérimée: "Je compris maintenant pourquoi on l'appelait Don Quichotte. Il est toujours prêt à redresser les torts. Et puis je gage qu'il a une Dulcinée en Algérie".¹⁵

L'ironie désidéalisante est tout aussi présente dans la tradition orale. L'antonomase fait immédiatement sourire même ceux qui n'ont jamais lu le *Quijote* et ne savent pas que Dulcinée avec majuscule en est un personnage. Les exemples donnés, un peu en vrac, par les dictionnaires, du genre: *il soupire auprès de sa dulcinée, il est allé voir sa dulcinée*, sont toujours d'un emploi courant en français parlé et familier, où dulcinée devient un synonyme plutôt dépréciatif de 'maîtresse' ou de 'bien-aimée', tout comme Dulcinea en italien.

¹² Cf. *Dictionnaire culturel en langue française*, Sous la direction d'A. Rey, Paris, Le Robert, 2005, s. v. *Dulcinée*.

¹³ Cf. *Le Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 2^e édition entièrement revue et enrichie par A. Rey, Paris, Le Robert, 1985, s. v. *Dulcinée*.

¹⁴ Cf. *Trésor de la Langue Française*, Sous la direction de P. Imbs et B. Quemada, Paris, Gallimard – CNRS, 1971-1994, s. v. *Dulcinée*.

¹⁵ Cf. *ibidem*.

5. *L'antonomase : une M(m)aritorne*

Plus exclusivement littéraire est l'antonomase *maritorne*, francisation de la servante asturienne laide et lascive qui apparaît dans la Première partie du *Quijote* sous le nom de Maritornes. A l'époque romantique, le traducteur Viardot a conservé intégralement la graphie espagnole pour ce personnage. Mais la suppression de la majuscule initiale (en même temps que du -s final dans tout usage au singulier) apparaît sous la plume de divers auteurs, par exemple Théophile Gautier en 1843: "L'auberge était desservie par un peuple de maritornes échevelées",¹⁶ ou vers la même date Eugène Sue écrivant dans *Les mystères de Paris*: "une des plus laides maritornes de la ferme".¹⁷ Au XX^{ème} siècle, la survie de cette antonomase n'est guère assurée que par des gourmets de la langue française tels que Julien Green (auteur d'origine américaine) dans un passage du roman *Adrienne Mesurat* (1927) ou Jean Mallard de La Varende écrivant en 1934: "Son déjeuner lui fut apporté par une brave maritorne, jeune, mais de cette solide laideur qui est gage de rendement".¹⁸ En dehors des bons connaisseurs du *Quijote*, la plupart des lecteurs français d'aujourd'hui sont obligés de recourir au dictionnaire pour saisir de tels passages, car l'antonomase ne s'est pas vraiment lexicalisée. Cela ne veut pas dire (il faut être prudent dès lors qu'on aborde le *no man's land* des traditions orales) qu'il n'y en ait aucune trace dans certains parlars régionaux, où a pu survivre aussi un adjectif dérivé *malitorne*, au sens de *gauche*, *maladroit*, qui est attesté en langue familière dès le milieu du XVII^{ème} siècle et dont Molière lui-même a fait usage. Mais dans le français courant d'aujourd'hui *maritorne* a pratiquement disparu.

¹⁶ Cf. *ibidem*, s. v. *Maritorne*.

¹⁷ Cf. *ibidem*.

¹⁸ Cf. *ibidem*.

6. *L'antonomase : un don Quichotte*

La francisation de don Quijote en don Quichotte a été fixée par les premiers traducteurs (Oudin et de Rosset), bien qu'il y ait eu quelques transcriptions concurrentes, telles que "don Quixote" ou "don Quixot" sous la plume, vers 1640, du dramaturge Guyon Guérin de Bouscal. Au XVII^{ème} siècle, la graphie et le son *-ch-* sont le plus souvent préférés au *-x-* pour transposer la jota espagnole, comme le montre aussi la Chimène de Pierre, épouse du Cid. L'usage, devant un prénom, du *don* espagnol, en tant qu'indice d'une noblesse de *caballero*, supérieure à celle d'un simple *hidalgo*, a été bien compris et respecté par le même Corneille, ou encore par Jean de Rotrou, écrivains fortement empreints de culture hispanique. Mais la signification précise de ce *don* semble s'être perdue dès la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, si l'on en juge par la graphie erronée "Dom Juan" choisie par Molière pour désigner, dans le titre même de sa célèbre pièce, l'abuseur de Séville: *Dom*, venu du latin *dominus*, servait en principe, devant prénom, à saluer un maître d'école ou encore certains religieux. A notre époque, on peut affirmer que peu de Français seraient capables de remonter à l'origine précise de ce *don* espagnol, mais le fait, plus ou moins connu en France, qu'il soit toujours employé de nos jours en Espagne comme signe de déférence devant un prénom, l'interférence aussi du fameux Don Camillo italien, permettent de dire qu'une certaine solennité demeure associée à l'ouverture du nom fameux qu'est don Quichotte.

La francisation a perdu inévitablement bien des effets du signifiant espagnol *quijote*, qui pouvait désigner, en tant que substantif, une pièce d'armure, et dont les sonorités pouvaient évoquer, par homophonie, une *quijada* (c'est-à-dire une mâchoire) ou encore le *queso* (fromage) et ses dérivés, variations comiques dont Cervantes a tiré parti en plaisantant sur

les incertitudes initiales dont il a entouré la nomination de son héros. De même n'ont pu être conservées en français les connotations burlesques de *jote*, proche de *sote*, équivalent espagnol du français *sot*, mais pouvant évoquer par sa désinence *-ote* le fameux Lanzarote du cycle du roi Arthur, appelé en français Lancelot. Cependant, par une sorte de compensation involontaire, le suffixe français *-ote* ou *-otte* est affecté à quantité d'adjectifs (*rigolote*, *palotte*) ou de substantifs (*parlote* ou *parlotte*, pour *bavardage*), ou de verbes à la troisième personne du présent de l'indicatif (*tremblote*, *gigote*) prononcés par les francophones avec un sourire condescendant.

L'antonomase "un don Quichotte" a surgi très tôt, en 1631, sous la plume de l'écrivain Marc-Antoine de Saint-Amant, pour désigner un certain type physique de personne grande, maigre et sombre, emploi qui a traversé les siècles pour susciter encore de nos jours, à travers sa dérivation adjectivale, les "formes donquichottesques décharnées par la lumière" qu'évoque un Claude Simon dans *La route des Flandres*.¹⁹ Mais, débordant largement cette impression purement visuelle, c'est la signification symbolique du personnage, en tant que justicier solitaire et redresseur de torts, qui s'est propagée jusqu'à nous, non sans évoluer au fil du temps.

Rappelons d'abord l'origine textuelle précise de ce motif 'redresseur de torts'. Elle se trouve dans deux épisodes de la Première partie: lorsque le chevalier errant veut secourir le petit Andrés, épisode que prolonge, comme dans une sorte de fable en deux temps, la réapparition d'Andrés ;²⁰ puis lorsque don Quichotte délivre des forçats.²¹ Dans l'un et l'autre cas, les initiatives du chevalier s'avèrent catastrophiques, comme le montrent le

¹⁹ Cf. C. Simon, *La route des Flandres*, Paris, Les Editions de Minuit, 1960, p. 23.

²⁰ Voir M. de Cervantes, *Don Quijote de la Mancha*, cit., pp. 62 ss. (I, 4) et pp. 364 ss. (I, 31).

²¹ Voir *ibidem*, pp. 235 ss. (I, 22).

déroulement de l'action et les sarcasmes du narrateur. Le jeune berger Andrés, âgé d'une quinzaine d'années, est cruellement rossé par son maître, un gros laboureur, qui accuse l'enfant de friponneries. Don Quichotte passant par là, à la vue d'une lance appuyée contre un arbre, prend le laboureur pour un autre chevalier errant, lui fait honte de déroger à son code d'honneur, le somme de délier l'enfant et, faisant foi aux plaintes de celui-ci, somme le maître de régler à son valet des arriérés de gages. Après quoi le justicier s'éloigne majestueusement, ce qui permet au laboureur de se venger de sa peur en fouettant Andrés plus fort que jamais, au point de le laisser pour mort. Lors de sa réapparition, Andrés explique qu'on a dû le mener à l'hôpital et finit par maudire don Quichotte et autres pseudo-bienfaiteurs de la chevalerie errante. L'intervention de don Quichotte en faveur des forçats s'avère non moins contreproductive, et, cette fois, aux dépens de lui-même, puisque les gredins qu'il délivre, malgré les cris épouvantés de Sancho, n'ont rien de plus pressé que de détrousser le chevalier et son écuyer avant de disparaître dans la nature.

De ces deux épisodes se dégage une leçon qui s'est fixée dans la langue espagnole et dans bien d'autres langues d'Europe, où *être un don Quichotte* signifie être un médiateur mégalomane et irréaliste, se mêlant indûment des affaires des autres et les aggravant par ses interventions. Pour dénoncer un tel comportement, la langue espagnole a accueilli aussi le terme *quijotada*, couramment employé aujourd'hui sans être référé au texte d'origine, que la plupart des Espagnols n'ont pas lu. Il n'y a pas en ce cas d'homologue en français. Mais le substantif *donquichottisme* et, d'un emploi plus rare, l'adjectif *donquichottesque* offrent le pendant de termes espagnols similaires, qui servent à sanctionner de la même façon les interventions contreproductives de quantité de médiateurs persuadés de bien faire. Plus d'une initiative des puissances occidentales et des partisans

des droits de l'homme est ainsi commentée de nos jours par les medias comme "du donquichottisme".

Mais, lu de près, le texte cervantin ne se réduit pas à une prétendue sagesse de non-intervention. Les deux scènes inoubliables inventées par Cervantès ont quelque chose de dérangeant et ouvrent de grands problèmes, plus que jamais d'actualité aujourd'hui. Ainsi, bien des commentateurs sont allés trop vite en tirant de l'épisode d'Andrés et de l'échec de don Quichotte la conclusion que la sagesse eût consisté à passer son chemin. Dans nos sociétés modernes, préoccupées par l'incivisme de ceux qui demeurent témoins passifs de scènes de violence, de "plages de non-droit" comme on dit, et ne font rien pour secourir des mineurs maltraités, le droit pénal et la jurisprudence, en France et ailleurs, en viennent à préférer l'intervention, même maladroite, mais bien intentionnée, aux comportements indifférents ou élusifs. De son côté, le chapitre cervantin sur les forçats, bien qu'ils soient présentés presque tous comme des gredins cyniques, ne cache pas diverses failles de l'appareil judiciaire et répressif, et l'endurcissement même des condamnés pouvait faire problème aux yeux de certaines consciences, plus soucieuses de "haïr le délit que le délinquant" selon une belle formule des moralistes de l'époque. La déshumanisation de la justice et l'impasse du cycle délit-répression se laissent déjà entrevoir dans l'admirable clair-obscur des textes cervantins, qui donnent au lecteur le moyen de demeurer lucide sans lui interdire pour autant de rêver, par delà les erreurs de don Quichotte, à d'autres solutions où serait relancé l'élan chevaleresque.

Certes, sur une telle lecture, il n'y a pas unanimité. Si Voltaire déjà, en 1774, trouvait de la fierté à être devenu "une espèce de don Quichotte, et

de redresseur de torts”,²² un siècle plus tard, le *Dictionnaire de l'Académie française*, dans son édition de 1878 (quelques années après l'écrasement de la Commune) n'a pas hésité à commenter ainsi l'antonimase *un don Quichotte*:

“Celui qui, comme le héros célèbre de ce nom, se fait à tout propos et même hors de propos, le redresseur de torts, le défenseur des opprimés ; qui soutient une cause, même bonne, avec un entêtement ridicule et sans avoir les moyens de la faire triompher.”²³

Lecture prolongée, voire aggravée, par cette définition du “donquichottisme” proposée encore, en 1976, par *Logos : Grand dictionnaire de la langue française*:

“Donquichottisme (familier et péjoratif): idéalisme généreux et naïf de celui qui est toujours prêt à se poser en redresseur de torts et à défendre les autres alors qu'il n'y a pas intérêt et que personne ne le lui demande.”²⁴

On ne peut que souhaiter au rédacteur d'une telle définition que, s'il se trouve un jour en difficulté près de quelque page, ceux qui sont sur la rive ne passent pas trop de temps à se demander quel intérêt ils auraient à le secourir, et s'il appelle vraiment au secours.

La tendance des dictionnaires les plus récents (par exemple le *Robert* en France, et en Espagne – en dehors de María Moliner²⁵ qui s'en tient à la tradition – le *Diccionario Anaya de la lengua*, le *Diccionario del español actual* et le *Larousse* espagnol) est de faire primer la générosité du

²² Cf. Voltaire, *Correspondance*, édition Th. Besterman, Paris, Gallimard, 1987, vol. XI, p. 738 (À Charles-Augustin Ferriol, Comte d'Argental, 28^e juillet 1774).

²³ *Dictionnaire de l'Académie française*, Septième édition, Paris, Firmin-Didot, 1878, s. v. *Donquichottisme*.

²⁴ J. Girodet – G. Legrand – B. Villien – J. Esclapez, *Logos : Grand dictionnaire de la langue française*, Paris, Bordas, 1976, s. v. *Donquichottisme*.

²⁵ Voir M. Moliner, *Diccionario de Uso del Español*, Madrid, Gredos, 1966-1967.

personnage cervantin sur ses échecs. Rien n'illustre mieux cette mutation de l'antonimase que la fondation créée en France le 16 novembre 2006, à l'initiative d'Augustin Legrand, d'une assistance aux SDF (c'est-à-dire aux pauvres sans domicile fixe) sous l'appellation *Les enfants de don Quichotte*.

7. *Laisser le temps au temps*

Le 28 avril 1981, François Mitterrand, au moment d'accéder au pouvoir, a déclaré:

“Les idées mûrissent comme les fruits et les hommes. Il faut qu'on laisse le temps au temps. Personne ne passe du jour au lendemain des semailles aux récoltes, et l'échelle de l'histoire n'est pas celle des gazettes. Mais, après la patience, arrive le printemps.”²⁶

Cet emploi d'une vieille locution proverbiale (dont la variante, peut-être plus répandue, *donner du temps au temps* a son homologue, d'emploi toujours courant, en Espagne,²⁷ mais aussi en Italie avec la maxime *bisogna dare tempo al tempo*) a beaucoup frappé l'opinion en France, au point de devenir la maxime la plus célèbre du Président et d'être considérée comme la plus représentative de sa pensée politique. Ce n'est pas par hasard que le bouillant Nicolas Sarkozy dans un discours du 20 novembre 2009 a ironisé sur l'attentisme du Sénat à l'égard d'une réforme territoriale en s'écriant: “Franchement, depuis le temps que la France donne du temps au temps!”.

²⁶ Déclaration publiée par “Le Nouvel Observateur”, 860, 4 mai 1981.

²⁷ Voir M. Alonso Pedraz, *Enciclopedia del idioma: diccionario histórico y moderno de la lengua española (siglos XII al XX) etimológico, tecnológico, regional e hispanoamericano*, Madrid, Aguilar, 1958, s. v. *Tiempo*.

La formule a déjà en soi quelque chose de piquant, car le mot *temps* y passe du sens de délai à celui de succession chronologique, pirouette verbale qui attire beaucoup plus l'attention que, dans leur platitude, des verbes tels que *patienter* ou *temporiser*. Il y a aussi un rapide effet de surprise à se dire que le temps, d'ordinaire conçu comme emportant toute chose, puisse recevoir un don, et le don de... lui-même. Dans la bouche de Mitterrand, qui aimait prendre des allures de campagnard, la locution proverbiale confronte les espoirs et les impatiences humaines à la loi naturelle du cours des saisons. Mais, comme l'empirisme propre aux proverbes est toujours exposé à une contrepartie, dix ans plus tard, dans une conférence de presse du 11 septembre 1991, Mitterrand a éprouvé le besoin de dire aussi: "Il ne faut pas toujours courir après l'événement et attendre ce qui se passera demain pour conclure aujourd'hui".²⁸

Une comédie de Pedro Calderon de la Barca, intitulée *Dar tiempo al tiempo*, s'était déjà amusée de cette réversibilité du proverbe. On épargnera ici au lecteur un résumé de ce vaudeville échevelé où le changement d'adresse d'une jeune femme provoque une cascade de quiproquos. Qu'il suffise de dire que le proverbe, surgissant en *crescendo* dans les dialogues à partir du deuxième acte, illustre tantôt l'utilité de temporiser pour conjurer des difficultés et tantôt le risque d'en créer. Cette pièce aurait-elle attiré l'attention de Mitterrand? Cela paraît peu probable. Elle n'a jamais été traduite en français.

Cervantes apparaît comme une source un peu plus vraisemblable. Je ne suis pas le premier à le dire: il suffit d'associer les noms de Cervantes et de Mitterrand sur Internet pour voir apparaître la maxime, référée tantôt au *Quijote* et tantôt aux *Novelas ejemplares*. Pour complet, signalons ici qu'il

²⁸ Cité par M. M. Roland, *Les mots d'histoire, les mots d'esprit, les mots assassins du Président François Mitterrand*, Paris, Hors Collection, 1995, p. 5.

y a six occurrences de la formule dans la partie romanesque des œuvres de Cervantes. Dans le roman pastoral *La Galatea*: “que el mal se acaba cuando da tiempo al tiempo”.²⁹ Dans *La gitanilla*: “Y han de preceder primero las amonestaciones, donde se dará tiempo al tiempo, que suele dar dulces salidas”.³⁰ Dans le *Quijote*: propos de Leonela, personnage de la nouvelle interpolée *El curioso impertinente*; propos de don Quichotte différant le solde des coups de fouet dû par Sancho.³¹ Dans le *Persiles*: “Da, o bella Sinforosa, algún tiempo al tiempo” et “No es éste, hijo, teatro de miserias ni lugar de castigo: da tiempo al tiempo”.³² Il serait superflu d’indiquer ici, plus minutieusement, le contexte de chaque occurrence, parce que Cervantes n’a cherché dans aucune à donner un relief particulier à la locution. Il s’est agi simplement pour lui de donner, au détour de tel ou tel dialogue, une tournure proverbiale à l’idée banale que le temps arrange toutes choses.

Parlant de cette “locution proverbiale mise à la mode par François Mitterrand dans les années 1990”, le *Dictionnaire culturel en langue française* signale encore une autre source possible: Jean Baptiste de Villèle, ministre de Charles X, aurait manié la maxime sous la forme “il faut donner le temps au temps”³³. C’est dire qu’il demeure hypothétique d’attribuer à Cervantes, ou au seul Cervantes, la formule mitterrandienne. Michel Martin Roland, qui l’a mise en exergue de son anthologie *Les mots d’histoire, les mots d’esprit, les mots assassins du Président François*

²⁹ Cf. M. de Cervantes, *La Galatea*, ed. de J. B. de Avallé-Arce, Madrid, Espasa – Calpe, 1987, p. 344 (V).

³⁰ Cf. Id., *La gitanilla*, cit., p. 133.

³¹ Voir Id., *Don Quijote de la Mancha*, cit., p. 402 (I, 34) et p. 1201 (II, 71).

³² Cf. Id., *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, cit., p. 314 (II, 6) et p. 474 (III, 6).

³³ Cf. *Dictionnaire culturel en langue française*, cit., s. v. *Temps*.

Mitterrand,³⁴ n'a pu me dire qui a eu l'idée du rapprochement entre le discours de 1981 et certains passages cervantins. Serait-ce Mitterrand lui-même qui aurait confié à quelques uns sa source? Au stade actuel, je n'ai pas reçu réponse de deux intimes du défunt Président, que j'ai interrogés à ce sujet: Jacques Attali, grand connaisseur comme on sait de la culture hispanique, et Mazarine Pingeot. Peut-être d'autres que moi auront-ils envie de poursuivre l'enquête. Décidément il faut... donner du temps au temps.³⁵

³⁴ Voir M. M. Roland, *Les mots d'histoire, les mots d'esprit, les mots assassins du Président François Mitterrand*, cit..

³⁵ Remerciements à Claude Allaire, Jean Canavaggio, Aurora Egido, Giovanni Iaquina.

Copyright © 2013

Parole rubate. Rivista internazionale di studi sulla citazione /
Purloined Letters. An International Journal of Quotation Studies